DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 405. 15 Novembre 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Marie Martel

Voici ce qu'écrivait sur Marie Martel qui vient de mourir notre regretté fondateur Gaston Mery, dans sa brochure : *Les Apparitions de Tilly*.

Il semblait qu'une radieuse aurore se levât sur le village normand où des yeux d'enfants voyaient la Vierge sourire.

C'est le 25 avril 1896, vingt-cinq jours par conséquent après Louise Polinière, que Marie Martel eut sa première vision.

Marie, à cette époque, habitait un village voisin de Tilly, Christot. Son père, un ouvrier des champs, est depuis trente ans dans la même ferme. Sa mère est couturière. Elle travaille soit chez elle, soit le plus souvent dans les maisons du village.

Marie est la troisième enfant de la famille. Au sortir de l'école, vers la treizième ou quatorzième année, elle se livra aux travaux des champs. Mais, atteinte de douleurs rhumatismales contractées dans l'habitation humide où elle logeait, elle dut renoncer à ces travaux trop pénibles pour elle.

Elle se fit, comme sa mère, couturière à la journée.

Jolie, courtisée, elle était très sage, Il n'y a rien de fondé dans les propos malveillants qu'on a tenus sur sa conduite. L'enquête la plus minutieuse n'a pas fait découvrir le moindre écart de tenue. Bien mieux, cette enquête a révélé des traits de caractère admirable.

C'est M. le chanoine Brettes, dont la bonne foi avait été surprise, qui, dans une communication à la Société des sciences psychiques, avait le premier donné un corps aux accusations vagues qui couraient et dont on a découvert depuis la source. Il avait dit, notamment, que Marie *buvait*. Il avait laissé entendre également que ses mœurs étaient plus que légères.

Or, si les deux faits, en eux-mêmes, étaient exacts, il y avait erreur absolue sur la personne.

Il m'est difficile de tout dire. Qu'on me comprenne à demi mot. Pourtant, qu'on sache que Marie Martel ne voulut jamais se défendre en rejetant sur les vraies coupables les fautes qu'on lui imputait. Pour l'une des accusations au moins, il n'y avait qu'un mot à dire pour dissiper le malentendu qui provenait d'une confusion de noms. Ce mot, Marie Martel ne le dit jamais. Elle offrit à Dieu les tortures morales qu'elle endurait, en lui demandant, en échange, la conversion de la pécheresse — que, paraît-il, elle obtint.

Mais il ne faut jeter la pierre à personne. Sans avoir jamais eu sur Marie l'opinion qu'en a eue un moment M. le chanoine Brettes, nous-mêmes, au début, avons eu quelque doute sur sa sincérité. Cela provenait d'une foule de raisons presque indéfinissables. D'abord, la jeune fille était littéralement accaparée par quelques personnes un peu encombrantes et qui semblaient ne plus se croire de simples mortelles, parce que la voyante, malade, boiteuse consentait à être conduite au Champ dans leur voiture. Ensuite, je ne sais quoi, dans la mise de Marie, importunait. Elle paraissait un peu coquette. Elle portait les cheveux dans le dos et cela paraissait un besoin bien ridicule de se rajeunir chez une personne de vingt-cinq ans.

Et puis, il y avait peut-être aussi la suggestion des idées ambiantes : les habitants de Tilly (qui, à bon droit, devaient paraître mieux renseignés sur son compte que les belles dames de Paris) ne pouvaient pas la souffrir.

Toutes ces mauvaises pensées, tous ces soupçons se sont heureusement dissipés.

Ce n'était pas la faute de Marie si on l'accaparait. Malade, elle avait dû cesser d'aller en journée. Ses parents ne pouvaient — si pauvres eux-mêmes ! — la garder à leur charge. Ils avaient consenti à la confier aux soins de M et Mme Henry, petits rentiers de Tilly, qui avaient demandé à la prendre chez eux, en souvenir de leur fille défunte, qui avait été son amie.

Marie était bien obligée de voir et de recevoir les personnes que voyait et recevait sa bienfaitrice.

Mme Henry a depuis longtemps compris les inconvénients de ces visites indiscrètes. Elle y a mis bon ordre. Je crois même qu'elle est devenue un peu trop rigide. Il n'y a pas de Cerbère plus difficile à apprivoiser que cette excellente femme.

Quant au reproche de coquetterie, il ne tenait pas davantage debout. Si Marie portait les cheveux dans le dos, c'était que la sensibilité de son cuir chevelu était, par la maladie, devenue telle qu'on avait dû, pour lui éviter des douleurs intolérables, la forcer presque à porter une natte.

Si je descends à ces détails, insignifiants seulement en apparence, c'est pour prouver que je ne néglige rien.

On a vu que la vision créait chez Louise Polinière une

sorte d'état second pendant lequel elle perdait totalement le sentiment du milieu où elle se trouvait. L'insensibilité était complète.

Comme chez Louise, chez Marie, cet état d'extase n'accompagna pas les visions dans les premiers temps. On me l'a du moins affirmé. Cela n'a pas persisté, car dès le commencement du mois de mai, voici comment je notais, le soir même du jour où j'observai Marie pour la première fois, mes impressions.

« Je viens d'apercevoir, écrivais-je, près d'une petite vieille, une jeune fille blonde, vingt ans peut-être. (En réalité, elle en a un peu plus). On me dit : « C'est Marie Martel ; en ce moment, elle voit... »

» Je l'examine. Une demi-heure durant, je ne la quitte pas des yeux. Elle est debout, la tête haute, le regard dirigé vers le faîte de l'arbre, les lèvres entr'ouvertes. Les mains sont jointes. Elle ne bouge pas.

» Les traits semblent figés. Les paupières ne s'abaissent jamais. Une étrange expression de béatitude rayonne sur son visage, qui se crispe cependant au coin gauche de la bouche.

» Elle me semble en catalepsie. Cela n'est pas. Je soulève un des bras. Le bras cède. Mais je pince le poignet. Aucun mouvement. Je pince plus fortement encore. Même insensibilité.

» Je n'ose prolonger l'expérience... Plusieurs femmes d'ailleurs entourent la visionnaire et l'interrogent. Elle ne répond pas. Au bout de trois quarts d'heure d'extase seulement, elle parle...

» — Vous voyez ?...

» — Oui.

» — Depuis quand ?

» — Quasiment depuis que je suis arrivée.

» — Comment est la Vierge ?

» — Elle est en blanc avec une ceinture bleue. Ses bras sont étendus. Elle tient des rayons dans ses mains. Elle sourit.

» — Cela est dit d'une voix voilée, un peu plaintive, d'une grande douceur.

» Une femme murmure ;

» — Dites-lui qu'elle nous bénisse,

» Et Marie Martel :

» — Ma bonne mère, bénissez la foule qui vous aime.

» Une autre femme intervient :

» — Demandez à la Vierge qu'elle guérisse mon enfant.

» Et la voyante de supplier :

» — Ma bonne mère, guérissez l'enfant pour lequel je vous implore.

» La voix est de plus en plus douce, comme la voix d'une âme en allée, d'une âme ravie en l'au-delà.

» Soudain, elle dit :

» — Notre bonne mère s'en va...

» — De quel côté ? interroge un laboureur.

» — Elle monte... Elle monte... Elle atteint la cime de l'arbre... Elle disparaît. »

Tout ce qu'on peut dire, c'est que, dans les débuts, la durée de l'état extatique ne coïncidait pas exactement avec la durée de la vision. Mais la coïncidence s'établit rapidement.

Dès que Marie Martel voit, elle cesse en quelque sorte d'appartenir au monde extérieur. Toute sa sensibilité est, permettez-moi l'expression, *aiguillée* vers un autre monde. Elle parle encore ; mais ce n'est plus avec les personnes qui l'entourent, qu'elle ne voit ni n'entend ; c'est avec l'Apparition elle-même...

Marie Martel, ai-je dit, n'est pas une enfant de Tilly. Ça n'a l'air de rien. C'est énorme.

En Normandie, on a beaucoup conservé ce que j'appellerai l'esprit de clocher. Marie Martel, dès qu'elle eut des visions, parut une intruse dans la paroisse. Plus jolie, plus avenante, plus intelligente que Louise Polinière, elle excita les jalousies. Les habitants de Tilly se montraient plus que rèches à son égard. Une véritable cabale s'organisa contre elle.

Ajoutez à cela que, dans ses brochures, M. l'abbé Gombault soutenait, à cette époque, que les visions de Marie étaient d'ordre divin, tandis qu'il prétendait que celles de Louise étaient d'ordre diabolique.

Il y avait donc, dans la région, les partisans de Marie et les partisans de Louise.

Pendant l'été 1896, cette lutte entre les Capulets et les Montaiguts normands avait atteint le paroxysme. Et, notamment, dans la journée du 15 août, au cours de laquelle la statue de la Vierge érigée au champ Lepetit fut bénie solennellement, il fallut défendre Marie Martel contre la colère des manifestants.

Ces persécutions imbéciles ne contribuèrent pas peu à faire tomber l'espèce de prévention que quelques-uns avaient eue au début contre Marie.

On pouvait ne pas croire à ses visions, on ne pouvait s'empêcher d'admirer sa patience et sa résignation.

En ce qui me concerne, ce fut le jour de Noël 1896, que je me sentis pour la première fois vraiment remué en voyant Marie en extase.

Elle n'avait plus, pendant ses visions, la physionomie un peu crispée que j'avais remarquée au mois d'août. Son visage s'éclairait d'une beauté rayonnante. Il semblait qu'un grand artiste invisible l'avait modelé à nouveau pour en idéaliser l'expression.

Et je me rendis compte de l'espèce de gêne que j'avais éprouvée jadis en contemplant les extases de la jeune fille : elle venait du contraste de son visage, resté lui-même, non affiné encore, et de son âme, épurée déjà, transfigurée par la foi. Maintenant, ce contraste s'était fondu, le moral avait modelé le physique à son image ; le visage était bien le reflet de l'âme.

Les épaules recouvertes d'un épais châle gris, la tête à demi enveloppée d'un fichu, près de sa mère qui tient ses béquilles, Marie, dressée sur la pointe des pieds, les yeux au ciel, tendait vers l'Apparition ses mains gantées de laine noire, qu'elle joignait dans un geste suppliant. Ses lèvres s'agitaient et on lisait dans leur mouvement, plus

qu'on ne les entendait ces mots : « O ma Mère... ô ma Mère !... »

On croirait à chaque instant que la jeune fille va quitter la terre. Il y a tant de pureté et de passion à la fois dans son attitude de prière, tant d'élan dans sa ferveur, qu'on ne s'étonnerait presque point, vraiment, de la voir s'élever vers les nues. Et, plutôt, on s'étonne que, si belle, si rayonnante, elle soit encore une mortelle comme nous !

Je ne puis vous décrire toutes les extases de Marie. Elles se ressemblent, en apparence tout au moins. Même expression de béatitude ou de tristesse, suivant les instants. Même expression de regret résigné lorsque l'Apparition remonte au ciel. Même fléchissement brusque de tout son corps lorsque, l'extase cessant, ses jambes malades refusent de la soutenir...

Quant à l'apparition elle-même, c'est presque toujours la Vierge. Elle semble très jeune, seize ans peut-être. A ses côtés, quatre anges agenouillés. Marie les reconnaît. La Vierge égrène un chapelet à perles blanches ; quand Marie lui demande une grâce, elle répond le plus souvent, soit en souriant, soit en élevant les yeux.

Quelquefois les visions changent. Ainsi, Marie a vu souvent tomber une pluie d'argent. Cette pluie ne tombe pas jusqu'à terre. Elle s'arrête à un mètre du sol et disparaît. Marie a vu l'enfant Jésus tout couvert d'or, comme l'enfant Jésus de Prague. Elle a vu plusieurs saints et plusieurs saintes. Elle a vu Jeanne d'Arc. Elle a vu e fin la Basilique.

Les Nonnes grises

SAINTE JULITE ET Mme EDMOND ADAM

Il n'est bruit que du livre publié par Mme Edmond Adam, *Chrétienne*, et de la conversion de l'illustre romancière philosophe, dont nous avons parlé déjà dans notre dernier numéro.

Chrétienne pas plus que *Païenne* n'est un roman autobiographique, mais Mme Adam s'exprime sans nul doute par la bouche de sa tendre Mélissandre, d'abord païenne et puis chrétienne, Mélissandre élevée par son père, comme Mme Adam, en dehors de toute religion, dans le seul culte de la nature. A la manière des païens elle en divinise toutes les forces. Elle croit entendre la flûte de Pan et le rire des sirènes.

« La nature était enfermée pour moi dans un cercle qui ne s'étendait guère, tant le reste m'était indifférent, que de Saint-Estève à l'Estaque et à Noves, de Noves à Vaucluse.

» Phébée personnalisée occupait mes pensées, mes rêves plus que l'infini des mondes et les étoiles innombrables, dont le mystère m'assaille aujourd'hui, piquaient simplement à mes yeux l'empyrée de clous d'or. Il n'y avait de rayonnant pour moi que le char de feu d'Apollon parcourant l'espace des heures. Je n'avais entendu d'autres voix que celles de l'orage, du vent, de la tempête et ce que je croyais être le son du pipeau des faunes, en dehors des voix humaines.

» Je n'avais aucune conception de l'immensité, aucune perception de la grande fraternité des âmes.

» Je n'aimais guère à songer au dernier voyage dans la barque funèbre, ni au Styx, ni à l'enfer de Pluton, ni au royaume des ombres. Aucune croyance à une vie ascensionnelle ne m'effleurait.

» Je vivais la vie journalière, la poétisant avec passion dans les plus petites choses.

» Le bien et le mal étaient pour moi le beau et le laid.

» J'écartais de mes lectures ce qui essayait de troubler mes partis-pris ou mes quiétudes.

» Je ne soupçonnais de la charité que ce qu'on donne à la main tendue. »

Mme Adam reprend aujourd'hui les émouvants personnage de *Païenne* et leur fait accomplir une évolution semblable à la sienne : du culte de la nature divinisée, ils s'élevent jusqu'à la foi de leur race et de leurs pères. Tiburce redevient chrétien dans l'exil en Grèce qui lui est imposé avant de rejoindre son amie, mais ce n'est qu'après de longues discussions où ses chers philosophes antiques cèdent enfin le pas à la révélation, dont quelques-uns d'entre eux, du reste, furent les annonciateurs. Pour la conversion de Mélissandre, la grâce, la lumière divine, les miracles interviennent et l'influence des illustres sanctuaires provençaux, Notre-Dame de la Garde, la Sainte-Beaume, les Saintes-Marie de la Mer. Mistral l'en a même remerciée.

Maillane (Provence),
2 novembre 1913.

Très noble et chère amie,

Avec émotion et admiration, j'ai contemplé l'essor qui vous a élevée, enlevée des beautés de *Païenne* au divin de *Chrétienne*.

Depuis celle de saint Augustin, aucune confession plus éclatante, plus sincère, plus touchante, plus héroïque en ce triomphe d'âme, n'aborde doucement, évangéliquement au littoral de nos Saintes-Maries. Merci pour la Provence. Les belles œuvres enfantent les belles idées. En commémoration de l'extase de *Chrétienne*, sous les châsses de nos saints, je vais faire ériger sous le porche de leur église la belle statue de Mireille, que nous devons à Mercié : Mireille frappée de soleil en courant aux Saintes-Maries.

Je vous embrasse. MISTRAL.

On lira avec une curiosité charmée la dédicace qu'a faite de son livre Mme Adam à Sainte Julite

Je vous dédie ce livre, à vous qui m'avez assistée avant que je vous appelle.

Et je dirai à mes lecteurs comment vous êtes venue à moi.

Le premier soir où j'occupais la chambre de l'abbesse, à l'abbaye de Gif que je venais d'acheter et qu'on disait hantée, je regardais, par une fenêtre ouverte, le haut mur protecteur qui entoure le grand clos.

Nul arbre ne me le cachait alors, les Prussiens, au dire de mon jardinier, les ayant tous coupés (dans l'esprit bienveillant dont ils ont gardé l'inspiration vis-à-vis de l'Alsace conquise), sous le prétexte que le propriétaire de l'Abbaye était Alsacien.

La lune, en son plein, brillait de tout son éclat sur une herbe humide et luisante qui avait poussé depuis la coupe de septembre.

Tout à coup, venant du bois, franchissant le haut mur et restant à la hauteur du mur franchi, m'apparurent des formes blanches, glissant deux par deux, enveloppées de longs voiles, un peu traînants, mais qui laissaient intactes les distances.

Elles avançaient dans un rythme lent, avec une légère secousse, et se dirigeaient vers la première grande ogive des ruines, ouverte à la hauteur d'où elles glissaient.

Pas un instant je n'eus l'angoisse d'une apparition.

Une grande douceur me pénétra et, lorsque la virginale vision disparut, elle ne laissa dans mon esprit que cette pensée souriante : « Elles m'accueillent, moi païenne. »

Je m'appliquai, dès lors, à embellir la demeure de passage où les Nonnes blanches « revenaient. »

Je m'y attachai chaque jour davantage. Par là j'attirai les âmes des mortes, avec lesquelles, à chaque heure, la mienne entrait en contact.

Lentement, pour ne pas me donner un brusque sursaut, elles réveillèrent en moi, pour les ressusciter plus tard, des croyances délaissées.

Tout d'abord, je mêlai mes dieux au Leur.

Par les soirs de lune claire, je sollicitai leur retour. Je les revis une fois et puis. . plus.

Je me plaisais, cependant, à les évoquer dans mes ruines. Je respirais leur air, j'entendais leurs chants. Je me pris à murmurer des prières, les leurs, mes premières, oubliées depuis plus de soixante-dix ans.

Plus d'une fois, j'ai rêvé que mon âme, vêtue de blanc, les soirs de lune claire, s'essáyait à suivre la longue théorie des Nonnes blanches, mais elle retombait lourdement.

Je ne pouvais, seule, l'alléger de ses croyances matérialisées. Il me fallait une aide. Laquelle?

Je la cherchais, sans bien savoir ce que j'en attendais. Je rêvais une intermédiaire entre les Nonnes blanches et moi.

Ce fut un jour en attachant des guirlandes de vieux lierres, dont je me plais depuis tant d'années à diriger les jeunes pousses, rêvant, comme on le fait sagement lorsque les mains s'occupent, que se formulèrent précis mes désirs :

« Si j'avais une patronne, une sainte à moi, qui me rattacherait aux Nonnes blanches et m'attacherait à elles ? »

Je savais l'histoire, pour ainsi dire profane, de l'Abbaye. J'avais d'elle les actes d'achats de terre, je connaissais le démêlé des supérieures avec les archevêques de Paris, leur mission éducatrice, la présence, chez elles, comme élèves de Mlle de Sévigné, de Marie Racine, la teinte de jansénisme qui leur avait fait interdire la prise de voile, et c'était tout !

Je voulais une sainte, une patronne qui pût m'assurer la protection des Nonnes blanches, non celle des dernières qui se vêtissaient de noir.

Et l'hiver qui précède le dernier, à une amie provençale, très pieuse, ma confidente chrétienne, dont les prières et les pieux réconforts au milieu d'épreuves cruelles ont été pour moi d'une grande douceur, je répétai avec insistance : « Trouvez-moi une sainte, une patronne ? »

Et elle me répondait : « Vous avez sainte Julie et même sainte Juliette.

— « Non, une autre, plus à moi.

— « Païenne », répondait-elle, attristée.

Un jour, elle arriva avec un très vieux livre, si vieux qu'il en était, en certaines pages, illisible.

« Ai-je, enfin, votre sainte? » me dit mon amie joyeusement. « Voulez-vous de sainte Julite ? »

Que le lecteur, superbement libre-penseur, s'apitoie sur mon lamentable état d'esprit et l'attribue dédaigneuse-s'il lui plaît, à « mon âge avancé », mais, au nom de sainte Julite, j'eus un sursaut de joie.

Je sentis que « ma sainte », celle que je cherchais, que je voulais, était bien elle la seule : sainte Julite.

Je la priai...

Et je lus avidement sa vie de martyre. Elle a été surhumaine.

Le courage étant pour moi la marche à l'héroïsme et ce que j'honore le plus dans la vie, ma sainte Julite fut mienne plus encore.

Un dimanche, que je lisais les journaux en attendant les rares amis que mon deuil peut accueillir, mes yeux, par hasard, tombèrent sur l'*Echo paroissial* de Gif, et je lus :

« Le 16 juin, anniversaire de l'exposition des reliques et de la procession en l'honneur de sainte Julite, à l'abbaye de Gif. »

Ma sainte à l'Abbaye, mon Abbaye ! J'étais encore tremblante d'émotion, quand mes amis arrivèrent.

L'un d'eux, mon voisin, le peintre Y..., m'amenait l'un de ses amis, curé de nos environs, l'abbé T...

A peine commencions-nous une conversation que le vieux curé nous dit : « Je ne sais ce qui se passe dans ce salon, mais je sens une influence puissante, comme une protection d'en haut !... »

Je racontai à mes amis, très émus, comment j'avais cherché, trouvé ma sainte, comment à l'instant je venais de découvrir que ses reliques étaient en juin, mois courant, exposées et processionnées à l'Abbaye.

Ma sainte était bien mienne !

Et c'est depuis juin que j'ai commencé à écrire *Chrétienne*, qui ne parvenait pas à mûrir en mon esprit depuis plusieurs années.

Est-elle digne de la Patronne à laquelle je la dédie ?

JULIETTE ADAM.

Barrès avait déjà parlé de ces « nonnes grises » ; il écrivait au retour d'une visite à l'abbaye de Gif :

« Je n'ai pas sous la main l'*Histoire de la Gaule*, de Camille Jullian. Je le regrette. Certainement, j'y trouverais, sur le rôle des femmes au plus vieux temps, chez nous, quelques belles pages. Les Gauloises recevaient en dépôt les vérités les plus importantes, car on leur demandait des conseils, nous raconte César. Excellente coutume ! Ça leur permet d'écrire des mémoires très intéressants. En outre, elles étaient des Voyantes. Elles apercevaient les ombres des morts. Mme Adam, le dimanche, à l'Abbaye, m'a bien souvent raconté que, le soir, quand ses invités sont partis, des âmes, des fées, enfin des êtres surnaturels s'approchent de sa propriété et se balancent dans les airs.

» Un jour, M. le curé de Gif, qui avait déjeuné avec nous, m'a pris à part et m'a dit :

» — Mme Adam, en toute bonne foi, dénature le véritable caractère du phénomène qu'elle a très justement observé. Souvent, à la fin de la journée, il arrive que la forêt voisine exhale des vapeurs, et le courant d'air les entraîne sur la vallée. C'est vrai, on dirait des dames blanches, mais c'est un phénomène tout physique. Il n'y a rien là de surnaturel.

» — Vous devez avoir raison, monsieur le curé, lui ai-je répondu, et je suis de votre avis. Vous avez des yeux raisonnables, mais j'aime mieux voir par les yeux bleus de Mme Adam.

» J'ai souvent été frappé de la clairvoyance de mon illustre amie, s'il s'agit de regarder les êtres, de saisir sous leurs phrases les vraies tendances et de reconnaître la minute délicate où ils hésitent et commencent à nous tromper, voire à se mentir à eux-mêmes. Cette femme qui, tout à l'heure, donnait un beau sens aux vapeurs du ciel, ne s'en laisse plus imposer par aucun nuage. Elle va toute terrible au fait qui lui faut. Elle le voit où nous ne voyons rien. Et nous voilà abasourdis du résultat et, sinon persuadés, du moins bien obligés de croire qu'il y a un problème, qu'il y a une épaisse fumée et peut-être du feu. »

Quant à sainte Julite ou plus exactement Julitte, sur laquelle Mme Adam ne nous donne point de renseignements, il y en a trois : Julitte (*Julitta*) vierge et martyre à Ancyre, en Galatie, que l'Eglise fête le 18 mai ; sainte Julitte, honorée chez les Grecs le 14 juin, et sainte Julitte, patronne du diocèse de Nevers, qui figure au Martyrologe romain à la date du 16 juin. C'est la nôtre, si Mme Adam veut bien admettre ce partage. C'était une noble dame et même de race royale qui habitait Iconium en Lycaonie lors de la persécution de Dioclétien. Avec son fils Cyr, qui n'avait que trois ans, et ses deux suivantes, elle se retira d'abord à Séleucie, puis à Tarse de Cilicie. C'est là qu'elle fut arrêtée et subit héroïquement le martyre plutôt que de renier le Christ. Pendant que les bourreaux la frappaient, le gouverneur Alexandre avait pris dans ses bras le petit Cyr ; mais tourné vers sa mère, criant et pleurant, l'enfant repoussait le gouverneur et lui égratignait le visage ; et quand la martyre s'écriait : « Je suis chrétienne ! » l'enfant répétait : « Je suis chrétien ». Si bien que, furieux, Alexandre prit le petit Cyr par un pied, le fit tourner comme une fronde et lui écrasa la tête contre une colonne. Julitte se dressa sous les fouets des bourreaux et cria : — Merci, mon Dieu, vous avez fait de mon fils enfant un martyr !

Les reliques du fils et de la mère rapportées chez nous au début du v[e] siècle par saint Amateur, évêque d'Auxerre, y ont été grandement honorées, et surtout dans le diocèse de Nevers. Elles échappèrent comme par miracle à la destruction qu'en voulait faire Fouché en 93. Je ne sais comment la pieuse imagination des artistes a mêlé dans les méraux et les vitraux, Charlemagne et un sanglier au martyre de saint Cyr. Voilà l'essentiel de la vie de sainte Julitte.

GRAVILLE.

NOSTRADAMUS

Les extraordinaires succès, la popularité du docteur Michel de Nostre-Dame, avaient déchaîné contre lui de furieuses jalousies de médecins. Mais comment jeter le discrédit sur un tel homme ?

Je vous ai dit que, dès son enfance, le jeune Michel était fort préoccupé par le mystère des spectacles célestes. Cette passion ne l'avait jamais abandonné. Même absorbé dans le souci de ses travaux scientifiques, il continuait d'observer le ciel, d'y chercher la vérification des rapports qui unissent, ainsi que l'affirme l'astrologie, les mouvements des astres aux choses de la terre ; et cette étude, déclaraient ses amis, l'avait conduit déjà à quelques prédictions heureuses. Des légendes commençaient à courir, acceptées volontiers par la crédulité de populations que les cures merveilleuses opérées par le médecin de Salon

encourageaient à penser qu'il pouvait y avoir un peu de surnaturel — de diabolique même — dans le cas de cet homme-là.... On ne se contentait plus d'ajouter foi à certaines histoires de prédictions déjà tirées par lui de la facture des astres. On acceptait tels quels des récits comme celui-ci, — où Michel de Nostre-Dame n'apparaissait même plus comme un savant, mais comme une sorte de sorcier bon garçon, habile à lire dans la plus proche destinée des bêtes et des gens.

Écoutez cette histoire. Elle est contée par un contemporain du médecin, fervent admirateur de son génie, et qui, lui, ne plaisante pas du tout en la contant :



NOSTRADAMUS, *d'après une caricature du temps.*

« Le seigneur de Florinville avait amené un jour en Lorraine, Nostradamus en son château. Or, il arriva que ce gentilhomme se promenant dans la basse-cour de son château avec son hôte, en devisant de présages, deux petits cochons de lait, dont l'un était blanc et l'autre noir, se présentèrent à eux.

» A la vue de ces deux animaux, le seigneur de Florinville demanda à Nostradamus quelle serait leur destinée, à quoi il répondit en même temps qu'il mangerait le noir, et que le loup mangerait le blanc.

» Le seigneur de Florinville, qui n'avait fait sa demande que parce qu'il s'imaginait qu'il était en son pouvoir de faire mentir le prophète, ordonna secrètement à son cuisinier de tuer le cochon blanc et de le lui servir à souper. Suivant cet ordre, le cuisinier tua le blanc, l'habilla et le mit à la broche, prêt à être rôti quand l'heure serait venue.

» Cependant, ayant à faire hors de la cuisine, un louveteau que l'on nourrissait pour l'apprivoiser y entra, et, trouvant le préparatif à sa portée, s'attacha à le manger.

» Le cuisinier, en rentrant, surpris de l'accident, se saisit aussitôt du cochon noir, l'apprêta et le servit à table. Le seigneur de Florinville, qui ne savait rien de l'accident, dit à Nostradamus, avec un air de confiance, qu'on allait manger le cochon blanc et que le loup n'y toucherait pas ; à cela, Nostradamus repartit qu'il ne le croyait point, et que c'était bien le noir qui était sur la table. Aussitôt le seigneur ordonna à son cuisinier de faire venir le cochon noir afin de confondre Nostradamus. Mais il fut fort étonné lorsque le cuisinier lui déclara le sort des deux cochons. »

On imagina quel parti allaient pouvoir tirer de telles histoires les adversaires de Nostradamus, les médecins que la concurrence d'une telle renommée gênait. On eut bientôt fait de le traiter de visionnaire, de magicien et de fou, d'exciter contre lui les méfiances et les risées de la population au milieu de laquelle il vivait et peut-être même des pestiférés de la veille, que sa science et son courage avaient guéris.

Et c'est ainsi que vers 1550, le bon docteur Michel de Nostre-Dame, traité par ses concitoyens comme un homme politique qui a cessé de plaire, se trouva amené à abandonner la médecine pour se confiner dans l'étude des sciences dont le mystère le hantait depuis sa jeunesse. Il est alors un homme d'environ quarante-cinq ans, bon père de famille, libre et riche. Il a fait aménager sous les toits de sa maison une salle où il s'enferme, et, de là-haut, la nuit, ce médecin découragé observe les astres.

L'astrologue moderne, — car l'astrologie, qu'on croit être une superstition d'antiquité ou de moyen âge, continue d'être pratiquée avec passion, de nos jours, par un certain nombre d'hommes et de femmes qui ne sont pas des fous, je vous assure, — l'astrologue moderne tient, comme ses plus lointains devanciers, un raisonnement qui est bien un peu troublant... Il dit :

— Le Soleil et la Lune ont sur les mouvements de la mer, sur les conditions de formation et de vie des végétaux, une influence scientifiquement établie, et que personne ne songe à contester. Pourquoi ces deux foyers de chaleur et de lumière qui influent sur la vie... des concombres et des petits pois, n'influeraient-ils pas sur celle de cette autre plante qu'on appelle l'être humain ?

Voilà toute l'astrologie, mesdemoiselles.

Et vous voyez très bien comment sur cette idée toute simple, une science, ou plutôt un art très compliqué, a pu se contruire. Etant admis le principe de l'influence dont nous venons de parler, on sera tout naturellement amené à penser qu'il n'y a pas de raison pour qu'une action analogue à celle du Soleil et de la Lune ne soit point exercée sur la vie, le tempérament, les destinées de l'être humain, par *toutes* les planètes ; et comme pas un être humain ne ressemble exactement à l'autre, on conclura — assez légitimement, si cette possibilité d'une influence astrale est

admise — que ces différences, cette innombrable et merveilleuse diversité des aspects, des forces, des appétits, des goûts, des aptitudes dont le total compose une humanité, ne peuvent avoir pour cause que la diversité même des positions des astres dans l'espace, *à l'instant* où naît l'être humain sur qui leur influence s'exercera : position des astres par rapport au Soleil, à la Lune, à la Terre ; position des astres par rapport les uns aux autres ; position des astres par rapport aux diverses parties de cette zone incommensurable qui dessine autour du Soleil comme une fabuleuse ceinture, — le Zodiaque. Vous savez que la science a divisé cette zone imaginaire en compartiments, — ou maisons, comme disent les astrologues, — à chacun desquels un *signe* est attaché ; et vous connaissez les noms de ces douze signes du Zodiaque : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons. Je n'insiste pas, car ce n'est pas un cours d'astrologie que je viens faire ici, mesdames. Je n'ai heureusement ni le temps ni la compétence qu'il faudrait pour cela.

... En quoi consiste essentiellement le travail de l'astrologue? Il consiste — étant donnés le jour et l'heure où, sur la croûte terrestre, un être humain vient de naître — à observer quelles étaient *à ce moment-là,* comme je vous le disais tout à l'heure, les positions des planètes entre elles. Ces positions se modifient, en effet, d'une minute à l'autre, mais périodiquement se reproduisent. On pourra donc établir des tables où pour chaque minute d'une année seront décrits, et en quelque sorte enregistrés, les successifs états du ciel ; et si l'on remarque, par exemple, qu'à chacun des instants de l'année où sont venus au monde des enfants dont, plus tard, la chevelure sera rousse et le nez aquilin, la planète Mars occupait au milieu des autres une position pareille et présentait un même aspect, on croira pouvoir en déduire que ces enfants sont sous l'influence de Mars, et, inversement, que les enfants qui naissent sous l'influence de la planète Mars ont le nez aquilin et les cheveux roux.

Enfin, comme, d'après l'astrologie, les mouvements des planètes influent sur les événements aussi bien que sur les personnes, les astrologues — ayant observé, dans la succession des temps, que de nombreuses guerres ont éclaté vers l'instant où Saturne et Mars opéraient dans l'espace leur conjonction — n'hésiteront pas à en conclure que cette conjonction est un signe de guerre, et, conséquemment, à nous prédire la guerre pour le moment éloigné ou prochain où cette conjonction s'opérera.

L'astrologie énonce-t-elle là des vérités? Ceci ne me regarde pas. Mais si la loi scientifique sur laquelle devrait se fonder une affirmation de cette nature n'est pas encore trouvée, tout au moins puis-je supposer que les astrologues qui affirment ces choses s'appuient, pour le faire, sur des observations très minutieuses, très anciennes, vérifiées par plusieurs siècles d'expérience, et desquelles se dégagera peut-être un jour la loi qui n'est pas encore trouvée aujourd'hui.

Donc, regardons, sans rire, Nostradamus travailler ; sans rire, et sans essayer de rien comprendre à ce qu'il fait.

Il a près de lui des lunettes qui lui serviront à explorer le ciel, et, sous la main, les traités et les tables où s'accumulent et se classent les observations de ses devanciers. Et il écrit.

Il écrit en vers, et toujours de la même façon. Chacune de ses prophéties est un quatrain ; ces quatrains, il les groupe par centaines, et chacune de ces centaines, il l'appelle une *centurie*. L'œuvre prophétique de Nostradamus comprend environ douze cents quatrains, c'est-à-dire douze *centuries*, qui furent publiées en plusieurs fois. Le premier recueil, dédié par Nostradamus à son fils César, parut le 15 mars 1555. Il contenait les trois premières Centuries complètes, et cinquante-trois quatrains de la quatrième. Il eut un succès extraordinaire.

Or, ces quatrains, rédigés en une langue si obscure qu'un grand nombre ne sont pas encore compris, annonçaient l'avenir, sans jamais préciser ni même indiquer d'une façon approximative le temps futur où devait s'accomplir l'événement prédit.

Comment un si étrange ouvrage pouvait-il exciter à ce point les curiosités?

L'explication en est simple : chassé, en quelque sorte, de sa profession par l'hostilité des médecins, Nostradamus s'était, depuis plusieurs années, comme je vous l'ai dit, enfermé dans l'étude de l'astrologie et très vite l'exactitude de ses prédictions multipliées avait ramené à lui la faveur publique. Il n'était plus le médecin-devin dont la popularité pouvait gêner les « confrères » ; il était un brave homme de cinquante ans, riche et généreux, qui n'avait d'autre ambition que de lire l'avenir, — *gratis*, et au profit de tout le monde, — à la fois dans les astres, et *au fond de lui-même*, en vertu de ce pouvoir de divination dont il aimait à se dire revêtu...

Vous allez vous demander ce que c'est que ce pouvoir de divination de l'astrologue.

Je me le suis demandé moi-même, quand, pour la première fois, j'ai essayé de comprendre comment il était possible de lire dans le ciel le détail d'une destinée... Je voulais bien admettre — puisque depuis cinq ou six mille ans tant d'hommes l'affirment ! — qu'une certaine influence astrale gouvernât la formation d'un type humain, d'un caractère, d'un tempérament, d'une aptitude, comme le Soleil gouverne la fécondité de la Terre, ou comme la Lune gouverne les marées..., mais je ne comprenais pas du tout comment, sur l'inspection du ciel, il était possible de prédire :

— Un Tel mourra d'une chute de cheval ; et tel autre, d'indigestion.

Et je me posai cette question :

— L'astrologue, s'il n'a pas la prétention de lire dans le ciel toute ma destinée, aurait-il donc celle d'en *deviner* une partie ?

— Oui, parfaitement, m'a répondu Mme de Thèbes. Ce

pouvoir n'est pas niable ; il a été possédé, à travers les siècles, par un petit nombre d'êtres, et il est le complément nécessaire de la science astrologique ; car sans lui aucune prédiction complète ne serait possible... Est-ce que nous savons de quoi est fait un pressentiment. Est-ce que nous savons ce que c'est que la suggestion ? Non, pas plus que nous ne savons de quoi est faite une étincelle électrique... Et, cependant, il y a des lampes électriques, et il y a des médecins qui soignent leurs malades, le plus sérieusement du monde, par la suggestion...

***

Ainsi parla la prophétesse ; ainsi je suppose, eût parlé Nostradamus, si, vers 1555, des journalistes étaient venus à Salon l'*interviewer*... Mais si l'*interview* n'existait pas encore, l'information rapide existait déjà ; et la preuve, c'est qu'en très peu de temps, le bruit des succès de Nostradamus s'était propagé jusqu'à Paris, et qu'un beau jour, Claude de Savoie, gouverneur de Provence, reçut un message royal par lequel Henri II et son épouse, Catherine de Médecis, le priaient de décider Nostradamus à venir à la Cour.

Nostradamus accepte l'invitation. Parti de Salon, le 14 juillet 1556, il arrive à Paris, le 15 août. On voyageait alors un peu moins vite qu'aujourd'hui.

Le roi ordonne de le loger chez le cardinal de Sens. La chambre où coucha Nostradamus et où il eut une attaque de goutte qui dura douze jours existe encore. Elle est située au coin de la rue de l'Hôtel-de-Ville et de la rue du Figuier, dans ce vénérable et si pittoresque Hôtel de Sens, où la reine Margot demeura pendant un an, et qui, abandonné par les archevêques de Sens, a été successivement, depuis le début du XVIIe siècle, le dépôt des coches de Bourgogne, une confiturerie et puis une verrerie. Actuellement, la maison est vide. Elle a été achetée par la Ville de Paris, qui doit y placer une partie de ses collections.

A quoi Nostradamus employa-t-il son temps durant les loisirs que lui laissa son attaque de goutte ? La chronique ne le dit pas, mais il est certain qu'il sut tenir aux souverains des propos intéressants ; car ils le traitèrent en enfant gâté. La Cour le fêta ; il fut comblé de présents ; du roi et de la reine, il reçut deux cents écus d'or dans une bourse de velours.

... Les enfants d'Henri II étaient alors à Blois. Le roi prie Nostradamus d'aller leur faire visite avant de rentrer à Salon ; Nostradamus s'arrête donc à Blois pour y donner, au milieu de tous, sa consultation aux Enfants de France; et le voilà revenu chez lui.

***

Un événement tragique allait mettre le comble à la gloire de Nostradamus et faire lui l'homme le plus célèbre de France.

Je vous ai dit que le succès des *Centuries* avait été principalement dû à celui de nombreuses prédictions antérieures, de prédictions verbales, dont les clients de Nostradamus avaient eu la satisfaction de vérifier d'exactitude; et ces clients étaient de toutes conditions ; ils étaient, aussi bien que des gens de Cour ou riches bourgeois, des gens du peuple, des campagnards ; et c'était, d'ailleurs, pour ceux-ci qu'il avait composé de fameux *Almanach* qui, depuis Nostradamus, a été continué sous tant de formes, et où il fournissait aux paysans toutes sortes de renseignements utiles, en même temps que l'ingénieux pronostics sur le temps et la condition des récoltes à venir.

On achetait donc *Les Centuries* non pas pour y trouver la vérité du lendemain, comme on le fait quand on achète un almanach, — puisque, encore une fois, les prédictions des *Centuries* n'ont point de date, et s'étendent sur un avenir illimité ; — on les achetait pour avoir sous la main le mystérieux trésor des prédictions que l'Histoire allait, sans nul doute, réaliser une à une, et dont les contemporains auraient peut-être, tout de même, l'émotion, l'épouvante ou l'amusement, de voir se vérifier, avant de mourir, les principales.

Or, écoutez cette histoire.

« Henri II, voulant honorer les noces d'Elisabeth de France, sa fille, fit publier, un jour, à son de trompe, dans les rues de Paris, qu'il y aurait un tournoi, le 1er juillet 1559, donné près de la Bastille-Saint-Antoine. »

« Le roi s'y rendit donc, et y rompit des lances une partie de la journée. Comme le soleil commençait à disparaître, le duc de Savoie pria Henri II de ne plus combattre ; mais celui-ci, sans tenir compte de ces sages observations, fit venir le comte de Montgomery, et le força de lutter avec lui.

» Le jeune capitaine, après s'être excusé plusieurs fois, courut enfin sur le roi, et lui porta un si rude coup à la tête, que le tronçon de sa lance se brisa.

» Henri venait d'être frappé à la gorge. Le tronçon était entré en se rompant dans la cavité de l'œil droit. Le roi mourut, après dix jours de souffrance cruelles. »

Précisons. La mort du roi survenait le 1er juillet 1559. *Les Centuries* avaient paru quatre années auparavant, en 1555. A la nouvelle du drame, les dévots de Nostradamus ouvrirent le livre à tout hasard, cherchèrent la prédiction tragique. Et voici ce qu'ils lurent (première Centurie, trente-cinquième quatrain) :

> Le lion jeune, le vieux surmontera,
> En champ bellique par singulier duelle ;
> Dans cage d'or, les yeux lui crèvera.
> Deux playes une, puis mourir. Mort cruelle.

La prédiction ne semblait pas niable. Montgomery, « le jeune lion », avait vaincu, « surmonté » le vieux. Cela s'était passé en un tournoi, en « champ bellique », à la suite d'un duel singulier. Une lance avait rompu, traversé le casque doré du roi, la « cage d'or », prophétisait Nostradamus ; blessure à la gorge, l'œil perforé ; un coup mortel en deux plaies ; « deux playes une » ; puis « mourir ».

Ce fut dans tout Paris, et dans toute la Provence, un cri d'admiration, une stupeur... L'émotion fut telle que les ennemis de Nostradamus (il en avait toujours) déclarèrent que c'en était trop, que cet homme était possédé du diable,

et qu'il fallait en finir avec lui... Mais les ennemis du prophète ne furent pas les plus forts : tandis qu'ils le faisaient brûler en effigie dans les faubourgs de Salon, le duc et la duchesse de Savoie, en route pour l'Italie, se détournèrent de leur chemin pour venir à Salon même rendre hommage au « génie » de Nostradamus. Les grands de la Cour, les gouverneurs des provinces venaient à présent le consulter. Et Nostradamus continuaient de prophétiser, de préparer à la postérité des sujets d'émerveillement. A Mme de Lesdiguières (je cite les chroniqueurs du temps), qui le consultait sur l'avenir de son fils, Nostradamus répondait : « Cet enfant deviendra l'un des grands du royaume » ; et ce jeune Lesdiguières était fait plus tard connétable. Aux gouverneurs d'un jeune prince béarnais, Nostradamus prédisait :

— Votre élève sera roi de France, et le titre de *Grand* sera ajouté à son nom.

Et le petit prince béarnais devenait plus tard Henri IV.

On le voyait mettre un genou en terre devant un jeune cordelier qui passait et comme ses amis lui en demandaient la raison : « C'est qu'il sera pape un jour », répondait Nostradamus. Le jeune cordelier s'appelait Félix Peretti. Trente ans après cette prédiction, qu'on retrouve d'ailleurs dans la première édition des *Centuries*, le cordelier Peretti devenait le pape Sixte-Quint.

⁂

Il ne manquait plus à Nostradamus, pour que sa gloire fût complète, que de recevoir les rois chez lui.

Il en reçut un : le roi de France, en personne. En 1564, Charles IX, — l'un des trois fils de cet Henri II dont il avait annoncé la mort ; l'un des trois princes à qui Nostradamus était venu annoncer, à Blois, qu'ils monteraient tous les trois sur le trône (et ils y montèrent, en effet, tous les trois). — Charles IX, visitant la Provence, voulut venir à Salon faire visite à Nostradamus. Les chroniqueurs du temps racontent que le roi fut, à l'égard des notables de la ville, à peine poli. Ils étaient empressés au-devant de lui, lui débitaient les compliments les plus extraordinaires; mais le roi les eut vite interrompus.

Et il demanda à voir Nostradamus, déclarant qu'au surplus il n'était venu à Salon que pour cela. On va chercher le prophète au milieu de la foule ; on le présente à Charles IX qui le prend par la main, le fait monter à cheval à côté de lui, et traverse ainsi la ville de Salon, Nostradamus à ses côtés.

On ne dit pas ce que fut, au cours de cette visite, la conversation du roi et de l'astrologue, — de « l'astrophile », comme l'ont appelé quelques contemporains. On sait seulement que Charles IX, lui non plus, ne dut pas être mécontent du prophète, puisque, après l'avoir nommé médecin ordinaire et conseiller de sa personne, il lui donna deux cents écus d'or, présent auquel la reine-mère, Catherine de Médicis, ajoutait celui de deux cents autres écus d'or. La veuve d'Henri II était évidemment mieux placée que personne pour savoir que les quatrains de Nostradamus n'étaient point une plaisanterie.

La gloire de l'astrologue est, désormais, au-dessus de toutes les attaques, et la faveur officielle du souverain l'a consacrée définitivement. Désormais, Nostradamus « marche vivant dans son rêve étoilé », c'est le cas de le dire. Il est le dieu de Salon. Il est nommé dans les prières publiques; quand il entre à l'église, tout le monde se lève, et, dans la rue, on voit des femmes s'agenouiller sur son passage. Il est alors âgé de soixante-deux ans.

Cette sorte d'apothéose ne sera plus de longue durée. Le prophète est malade ; et il annonce à ses amis qu'il mourra bientôt Une année à peine s'écoule dans l'attente de l'événement prédit. Puis, il se confesse, fait appeler le notaire et lui dicte son testament, et le lendemain, 1er juillet 1566, dit à un de ses amis :

— Demain, au soleil levant, je ne serai plus.

On entrait, le lendemain matin, dans sa chambre. Il était mort.

Voilà près de trois cent cinquante ans que Nostradamus est mort, et les amateurs d'astrologie continuent de promener leurs lanternes à travers les ténèbres des *Centuries*. C'est, d'ailleurs, un exercice qui peut être continué très longtemps encore, puisque, sur plus de douze cents quatrains que composa Nostradamus, il n'y en a guère que trois ou quatre cents que ses disciples aient eu la prétention d'expliquer.

⁂

Ces explications ne visent pas seulement l'époque immédiatement postérieure à celle où vivait Nostradamus. Elles s'étendent aux périodes les plus rapprochées de nous; aux règnes de Louis XIV et de Louis XV; — à Louis XVI, — à la Révolution ! et bien au delà, comme vous le verrez dans un instant.

La Révolution ! cela, c'est la grande fierté des nostradamistes ! Nostradamus, affirment-ils a vu, en 1550, mourir Louis XVI. Et ils nous conduisent au quatrain 57 de la première Centurie :

Par grand discord la terre tremblera ;
Accord rompu, dressant la teste au ciel,
Bouche sanglante dans le sang nagera,
Au sol sa face, oincte de lait et miel.

Ce qu'ils traduisent ainsi :

« La Terre sera remuée par un grand conflit. Dressant la tête contre le ciel, la Révolution rompra l'antique accord des hommes et des rois. Une bouche nagera dans le sang. Une face, oincte du miel et du lait de la Sainte-Ampoule roulera sur le sol. »

Il faut bien le dire, Nostradamus n'est jamais beaucoup plus clair que cela, et c'est aux « astrophiles » de se débrouiller comme ils peuvent.

Ecoutez ce *sixain*, qui fait partie d'une série de « présages » composés par Nostradamus, en dehors des *Centuries* :

Un peu devant ou après très grand dame,
Son âme au ciel, et le corps soubs la lame,

De plusieurs gens regrettée sera ;
Tous ses parents seront en grand tristesse,
Pleurs et souspirs d'une dame en jeunesse,
Et à deux grands le dueil delaissera.

Un homme qui croit en Nostradamus lit ces vers un peu après l'époque de la Terreur. Il voit qu'il y est question d'une femme très regrettée, et dont la mort a mit en deuil « deux grands ». C'est donc une femme de la plus haute aristocratie : une princesse, peut-être...

Elle est morte « soubs la lame » ; aurait-elle été guillotinée ? Et ne serait-il pas admirable que cette morte fût une des victimes de la Révolution d'hier, prédite par Nostradamus ? Notre homme, un peu ému, reprend son sixain : cette princesse est morte un peu avant ou après « très grand dame »... Il n'y a de « très grand dame » possible, au-dessus d'une princesse, que la reine (Attention!... nous « brûlons ».) Cette morte a été très pleurée, et, notamment, — « pleurs et souspirs d'une dame en jeunesse », par une jeune femme qui vivait sans doute auprès d'elle... Et quant aux deux grands.., il n'y a plus de doute, Nostradamus a prédit dans ce sixain, composé avant 1566, la mort de la princesse Elisabeth, survenue le 10 mai 1794. Suivons le raisonnement du Nostradamiste :

La princesse Elisabeth, sœur de Louis XVI, fut exécutée, en effet, sept mois, après Marie-Antoinette...

Un peu devant ou après très grand dame,
Son âme au ciel, et le corps sous la lame,
De plusieurs gens regrettée sera...

Elle eut comme compagne de captivité la jeune duchesse d'Angoulême, qui ne recouvra la liberté qu'en 1795 et que cette mort désespéra...

Tous ses parents seront en grand tristesse,
Pleurs et souspirs d'une dame en jeunesse...

Et quant aux grands que cette mort mettait en deuil, ils étaient bien deux..., ses deux frères, le comte de Provence et le comte d'Artois qui, devinrent, de 1815 à 1830, les rois Louis XVIII et Charles X.

Vous voyez en quoi consistent l'intérêt et la difficulté du travail... Les Nostradamistes l'ont poussé, de génération en génération, jusqu'à l'époque contemporaine ; et l'on voit successivement apparaître, dans ce que j'appelerai leurs traductions des *Centuries*, la Convention et le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la République de 1848 et le second Empire.

Le quatrain où les Nostradamistes du siècle dernier ont reconnu pour la première fois Napoléon est assez curieux aussi :

De la cité marine et tributaire
La teste raze prendra la satrapie...
Chasser sordide qui, puis, sera contraire ;
Par quatorze ans tiendra la tyrannie.

Evidemment, ce dernier vers ne pouvait manquer de frapper le Nostradamiste qui venait d'assister à la chûte de l'Empire... Du 18 Brumaire à l'abdication, quatorze ans se sont bien écoulés. Le tyran, alors, la « teste raze », ce serait Napoléon ? Parfaitement : le souverain qui succédait aux têtes chevelues, aux perruques de l'ancien régime, et que Jules Barbier, dans ses *Iambes*, devait appeler « le Corse aux cheveux plats ». Relisons :

De la cité *marine* et *tributaire*
La teste raze prendra la satrapie..,

C'est-à-dire le commandement. Quelle peut bien être cette « cité marine » ? Eh ! mon Dieu ! c'est Toulon, qui fut le théâtre des débuts politiques de Bonaparte.

« Et tributaire... »

Tributaire de qui ? Des Anglais... Si bien tributaire qu'il les en chassa ;

Chasser sordide qui, puis, sera contraire,

qu'il en chassa ces vilains, ces *sordides* ennemis qui, depuis, en effet, « et comment ! », ainsi qu'on dit aujourd'hui, lui furent contraires, puisque de Toulon à Sainte-Hélène, c'est toujours cet adversaire-là qu'il a rencontré d'abord sur son chemin.

Et c'est ainsi qu'à l'aide d'interprétations tantôt un peu forcées, tantôt aisément acceptables, s'évoquent le divorce de Napoléon, les Cent-Jours, Sainte-Hélène ; sous la Restauration, l'assassinat du duc de Berry ; sous la monarchie de Juillet, la conquête de l'Afrique; sous la République de 1848, la dictature du général Cavaignac ; sous Napoléon III, la guerre d'Italie... J'en passe, pour ne point fatiguer votre attention...

Le *Nostradamus* en deux volumes, d'Anatole Le Pelletier (auquel sont empruntées les plus récentes interprétations des *Centuries*) fut édité en 1867. En 1871, un curé de Saint-Denis-du-Pin, nommé Thorné-Chavigny, publiait une brochure de « portraits prophétiques d'après Nostradamus... » (Remarquons, en passant, que la croyance en l'astrologie et la foi la plus fervente ne sont pas des choses inconciliables, puisqu'un prêtre n'hésite pas à considérer certains quatrains des *Centuries* comme une espèce de « révélation divine », dont il se plaît à admirer « la précision, l'étendue, la beauté morale ».) Je cite ses propres expressions. Le curé de Saint-Denis-du-Pin a trouvé dans Nostradamus la prédiction de la chute de l'Empire ; de l'Empire « tost désolé et translaté près d'Arduenne silve », c'est-à-dire transporté près de la forêt des Ardennes. Nous savons, hélas ! que c'est au seuil de la forêt des Ardennes, à Sedan, que s'était transporté l'empereur, et que l'Empire succomba.

Garde-toi, Tours, de ta propre ruine,

dit, un peu plus loin, Nostradamus, et vous vous rappelez que c'est à Tours qu'après la chute de l'Empire, le gouvernement de la Défense Nationale s'était provisoirement installé...

Les commentateurs s'arrêtent là ; et si, en ces quarante dernières années, de nombreux ouvrages ont été publiés il s'en publie à chaque instant, et cette littérature a une assez nombreuse clientèle), je ne crois pas que, depuis 1871, ait été faite aucune nouvelle *application* des prophéties de Nostradamus aux évènements contemporains.

... Pour moi, qui ne suis, en ces matières, qu'un profane

et un ignorant, je crois bien avoir découvert, ces jours-ci, quelque chose. Ecoutez ce que dit Nostradamus, au trente-cinquième quatrain de la neuvième *Centurie* :

Et Ferdinand blonde sera descorte;
Quitter la fleur, suivre le Macédon
Au grand besoin défaillira sa route,
Et marchera contre le Myrmidon...

Il y a un Ferdinand dont on parle beaucoup, depuis quelques mois, en Europe : c'est Ferdinand Ier. Il a la barbe grise aujourd'hui; il l'avait blonde il y a vingt ans, quand il accepta d'être prince régent de Bulgarie. Il est le petit-fils de notre roi Louis-Philippe; c'est un de ces princes de la branche d'Orléans que ceux de la branche aînée purent accuser, en effet, de la pire des « discourtoisies » (*descorte*, en langue romane), car la fleur de lis a cessé d'être pour eux — pour les orléanistes — l'emblème royal; ils ont « quitté la fleur ». Et Ferdinand est donc un de ces renégats.

Qu'a-t-il fait, depuis qu'il est prince ? Nostradamus vous le dit :

Quitter la fleur, suivre le Macédon.

Il a suivi le « Macédon », c'est-à-dire le Macédonien ; il a uni sa cause si étroitement à celle de la Macédoine qu'une guerre s'en est suivie...

Et marchera contre le Myrmidon...

En lisant ce vers, j'ai pensé :

— Me voilà pris. Je ne sortirai jamais de cette explication-là.

Alors, tristement, à tout hasard, j'ai ouvert le Larousse ; et j'ai lu :

« MYRMIDON. — Du grec *murmidones;* nom d'un ancien peuple de la Thrace dont Achille était le roi. »

Or, vous savez ce que c'est que la Thrace, aujourd'hui : c'est le morceau européen de le Turquie, au centre duquel est Andrinople.

Vous devinez, mesdemoiselles, quelle autre découverte j'eusse souhaité de faire, et quel eût été mon orgueil de vous apporter, aujourd'hui, la preuve que l'avènement de M. Raymond Poincaré à la présidence de la République a pu être entrevu par Nostradamus... Elle existe peut-être, cette prédiction-là, — enveloppée dans quelque ténébreux quatrain des *Centuries*. Je laisserai à d'autres commentateurs, plus patients, plus savants que moi, l'honneur de l'en tirer...

(*Fragments d'une conférence de M. Emile Berr à l'Université des Annales.* Journal des Annales, *du 1er novembre 1913.*)

ÉCHOS

Une nouvelle Planète à découvrir

Au milieu de l'océan des mondes peuplant l'immensité, la famille solaire — c'est-à-dire notre Soleil et ses planètes, comme la Terre — ne forme à vrai dire qu'un minuscule îlot perdu au sein des vastes archipels de la Voie lactée.

Mercure et Vénus tournent autour du Soleil en dedans de notre orbite ; la Terre est située à 149.400.000 kilomètres de notre étoile centrale ; plus loin encore, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune accomplissent leurs lentes révolutions.

De Neptune, situé à plus de 4 milliard de kilomètres, la lumière qui parcourt 75.000 lieues par seconde, nous arrive en moins de 4 heures.

Au delà, c'est le vide stellaire que seules sillonnent les comètes vagabondes ; la lumière doit marcher pendant 4 années et 128 jours pour atteindre la prochaine étoile !

Et cependant, pour réduit que soit l'empire du Soleil, limité à Neptune, les hommes ont mis bien des siècles pour en calculer les dimensions.

A la fin du XVIIIe siècle, Saturne était encore considéré comme la planète la plus éloignée du Soleil. Personne ne soupçonnait la distance réelle des étoiles.

Aussi, lorsqu'en 1781, William Herschel, l'œil armé de son télescope géant, découvrit Uranus au cours de ses excursions célestes, tous les savants pensèrent qu'on était en présence d'une nouvelle comète.

Mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence, la route suivie par l'astre nouveau ne ressemblait pas du tout à une orbite cométaire. Uranus était bel et bien une septième planète, située au delà de Saturne à près de 3 milliards de kilomètres. Le calcul montrera en même temps que la planète d'Herschel — c'est ainsi qu'on la baptisa tout d'abord — devait tourner autour du Soleil en quelque 80 ans; les astronomes tracèrent sa marche parmi les constellations et s'empressèrent vers d'autres travaux.

Bientôt, cependant, un cri d'alarme retentit : l'astre nouveau ne suivait pas le chemin tracé d'après les règles les plus certaines, déduites des lois de l'attraction.

Il y avait quelque part dans le ciel un corps important qui contre-balançait, vis-à-vis d'Uranus, l'attraction du soleil, sorte d'aimant puissant qui troublait la marche de la planète. Et c'est ce que fit remarquer l'astronome Bouvard : « Uranus, disait-il plaisamment, subit l'influence d'une mauvaise compagnie qui l'entraîne hors du droit chemin ; voilà un personnage à surveiller ».

Mais « la mauvaise compagnie » n'était point aisée à découvrir. En quel endroit du ciel se cachait le corps perturbateur ? Pour détourner ainsi de son chemin une planète 47 fois plus grosse que la Terre, il fallait supposer à *la troublante* d'Uranus, comme on l'appelait à cette époque, une masse considérable. Comment ne l'avait-on pas encore remarquée ?

A cette dernière question, la réponse fut cependant facile. Une planète située au delà d'Uranus, même en lui supposant une masse considérable, était encore invisible à l'œil nu. On pouvait donc espérer que la découvrir avec le secours du télescope. Mais dans quelle partie du ciel diriger les instruments ? Tel était le problème.

Celui-ci fut résolu par un jeune astronome anglais du nom d'Adams, mais hélas ! son mémoire, présenté d'abord à Challis, vint échouer entre les mains d'Airy, alors directeur de l'Observatoire royal d'Angleterre : ce dernier le déposa précieusement dans un tiroir et n'y pensa plus.

Entre temps, Le Verrier abordait la question sous une autre face, et de son côté arrivait à la même solution.

« Cherchez, écrivait-il le 18 septembre 1846, à M. Galle, astronome à Berlin, à côté de telle étoile et vous trouverez l'astre perturbateur. »

Et en effet, le 25 septembre, après deux jours seulement d'examen de la région indiquée, Galle découvrait Neptune, la nouvelle planète qui avait si fort perturbé le repos des astronomes.

Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis cette date mémorable de la conquête de Neptune au moyen de la théorie. Depuis cette époque, la planète n'a pas encore accompli une révolution entière autour du Soleil. Neptune décrit en effet son orbite en 164 ans. Théoriquement l'astre lointain doit donc revenir l'an 2010 à la position enregistrée lors de sa découverte. Eh bien, nous sommes déjà certains qu'en 2010, Neptune n'occupera pas la même place qu'en 1846. Lui aussi, éprouve des perturbations dans sa marche.

En tenant compte de toutes « les mauvaises compagnies connues » les allures d'Uranus et de Neptune restent encore mystérieuses.

On peut donc d'ores et déjà prévoir l'existence dans le ciel, au delà de Neptune, d'une nouvelle planète.

Différents astronomes ont déjà soumis le problème à l'analyse ; leurs résultats, tout théoriquement d'ailleurs, diffèrent quelque peu.

M. Dallet admet pour la distance de la planète troublante et qu'on appelle transneptunienne, 47 fois la distance du Soleil à la Terre ; M. Forbes et M. du Ligondès, 50 fois ; M. Pickering, 51 fois ; M. Todd, 52 fois.

Pour des raisons que je ne puis développer ici, je pense d'après mes calculs que la planète en question est située à 48 fois environ la distance du Soleil à la Terre, ce qui indiquerait que l'astre encore inconnu gravite à un peu plus de 7 milliards de kilomètres du Soleil. Et qui sait si la planète mystérieuse est la dernière ?

Dans quelques observatoires, les recherches sont déjà commencées pour découvrir les astres nouveaux indiqués par les calculs. Au sentiment de quelques-uns, la tâche paraîtra vaine, mais n'eût-elle d'autre résultat que de nous renseigner sur les confins de l'îlot que nous habitons, sur notre infinie petitesse et sur la valeur objective de nos méthodes de calcul, que ce serait encore un but digne de tenter l'intelligence humaine.

ABBÉ TH. MOREUX.
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

La puissance du regard

C'est une opinion assez généralement répandue parmi le public que l'on peut, par un effort de volonté, contraindre une personne qui vous tourne le dos à se retourner, comme obligée par quelque force occulte à vous faire face et à demander pour ainsi dire ce qu'on lui veut.

Certaines personnes s'attribuent, à ce point de vue, un fluide, un magnétisme, une puissance de volonté, un ascendant mystérieux extraordinaires. En quoi elles font fausse route : ce qu'elles devraient s'attribuer, surtout, c'est un défaut d'observation et de sens critique. Elles ne paraissent pas se rendre compte que pour réussir leur expérience, il leur faut user de ruses et de subterfuges, et s'imposer, d'une façon ou d'une autre, à l'attention de la personne qu'elles prétendent mener avant que celle-ci ait le dos tourné, et la mettre dans l'état d'attente et d'expectation qui explique tant de phénomènes psychologiques.

Il y a quinze ans, un psychologue américain, M. E.-B. Titchener, publiait sur ce phénomène une courte note intitulée *The Feeling of being stared at*, dans *Science*, du 23 décembre 1898. Elle est longtemps restée seule de son espèce : je n'ai du moins pas connaissance d'un autre travail du même genre, depuis celui de Titchener, et avant celui que vient de publier M. J.-E Coover, sous le même titre, dans l'*American Journal of Psychology*, pour octobre 1913.

Le phénomène étudié par Titchener consiste en ce que certains sujets plus sensibles, quand ils sont regardés avec persistance et effort par des sujets particulièrement puissants placés derrière eux, et qui regardent spécialement leur nuque, en viennent à éprouver une sensation spéciale dans cette région, une tension, un fourmillement désagréables qui les obligent à tourner le cou, et à regarder derrière eux.

M. Titchener explique l'ensemble de ces événements par les sensations de gêne et de raideur qui se produisent fatalement dans le cou et la nuque de toute personne immobile, conservant une attitude identique, comme cela arrive généralement aux auditeurs d'une conférence, d'une leçon, d'un sermon, d'un concert. Ces sensations amènent un mouvement du cou, destiné à détendre les muscles qui tendent à se contracturer, et, comme il faut un prétexte extérieur à ce mouvement, on l'exagère plutôt, au point de regarder derrière soi, comme si l'on cherchait quelqu'un. Au reste, on trouve plaisir à exagérer le mouvement : il soulage davantage.

Dans cette interprétation, les regards, voulus ou non, des personnes situées derrière, ne jouent aucun rôle. Tout se passe chez le sujet, et aucun mystère n'existe : aucune influence fluidique ou autre.

M. Titchener a toutefois, à l'époque, fait quelques expériences. Il a voulu voir si quelque influence pouvait s'exercer et n'en a pas trouvé trace. Diverses personnes ont participé à l'expérience : les sujets qui se disent sensibles jouant le personnage qu'on amène à se retourner : les sujets qui se déclarent pourvus d'une force magnétique (appelons-la ainsi, mais tout autre nom conviendrait aussi bien) faisant le personnage qui amène les autres à se retourner.

Or, le résultat fut invariablement négatif : invariablement il donna tort à l'opinion admise. Comme, toutefois, M. Titchener n'a point indiqué la manière dont furent conduites ses expériences, il y a lieu de s'arrêter à celles dont M. Coover vient de donner le détail et la technique, et dont la conclusion est d'ailleurs identique.

M. J.-E. Coover a fait une expérience méthodique de laboratoire avec dix sujets normaux, — autant qu'on peut être normal dans le monde plus ou moins déséquilibré du temps présent. Avec ces dix sujets, cent épreuves ont été faites, et chaque épreuve a consisté en ce que, durant quinze secondes, un des sujets considérait avec intensité la nuque d'un autre. Ce dernier devait distinguer la période durant laquelle on le regardait de celle où on n'en faisait rien, et dire si et quand il avait éprouvé quelque chose. C'était le hasard qui décidait de l'ordre des épreuves.

Or, le résultat a été celui-ci : les réponses correctes du sujet (de la personne regardée de dos) ont été de 50.2 0/0. Dans la moitié des cas, le sujet a déclaré qu'on le regardait quand on le regardait. Or, c'est exactement le chiffre des réponses correctes qui devait se présenter si le sujet ne sentait rien du tout et répondait au hasard. Il avait une chance sur deux de tomber juste et il est tombé juste une fois sur deux.

Dans ces conditions, il faut conclure de façon négative. L'expérimentation ne justifie en aucune façon la croyance admise, et M. Coover conclut de la même façon que M. Titchener.

Est-ce à dire que la question soit réglée ? Pas exactement.

D'abord on peut critiquer le dispositif de l'expérience, sa brièveté d'abord. Quinze secondes sont peut-être insuffisantes ; le temps de pose a pu être trop court pour qu'une impression ait pu être faite par le sujet actif sur le passif.

D'autre part, les sujets, en général, actifs ou passifs, pouvaient être faibles ; peut-être existe-t-il plus sensible et plus actif aussi. On peut reprocher enfin au dispositif de placer les sujets passifs en état d'attention expectante.

Le mieux sera d'opérer sans que les passifs sachent rien de ce qui se passe, sans qu'ils soient au courant de l'existence de l'expérience.

Par conséquent, s'il faut conclure des recherches faites que l'influence ne semble pas exister, il serait exagéré de considérer cette conclusion comme définitive. On peut continuer à étudier la question. — H. de Varigny.

Légendes d'automne

Pour rendre visite au monde des vivants, les revenants choisissent, entre toutes, les dernières nuits d'octobre et les premières nuits de novembre. En Auvergne, les ruines qui surplombent le village d'Audes-sur-Couze entendent, chaque année, dans la nuit du 29 octobre, à deux heures, un bruit assourdi de lutte, puis un cri de détresse, et comme la chute d'un corps, rebondissant sur les pierres. Chacun sait que ce corps est celui de la duchesse de Mercœur, que le Vert-Galant avait séduite et que le duc précipita, du haut des remparts, un poignard planté tout droit dans la gorge.

La nuit de la Toussaint, la mer, au large du Val de Saire, se hérisse d'apparitions tragiques ; les fantômes des marins noyés s'agenouillent, avec des gestes suppliants, au sommet des vagues. Et ils réclament des prières.

Dans la baie des Trépassés, il n'est pas une vague qui ne porte une âme ; et toutes ces vagues se poursuivent, se rencontrent, s'unissent ou se heurtent. C'est un tumulte d'appels indistincts, de clameurs rauques, de plaintes murmurantes ; car les âmes se cherchent, se reconnaissent et se content, avec des paroles troublantes et brèves, toutes les angoisses de l'au-delà.

Le 2 novembre, à minuit, on se rappelle encore, dans un faubourg de Dieppe, le passage d'un cortège macabre. C'était vers 1840. Un char funèbre, tiré par huit chevaux blancs et précédé de l'aboi funèbre de huit chiens blancs, traversa l'air à quelques pas du sol. Et des voix sinistres gémissaient, que l'on reconnut sans peine : c'étaient celles des défunts, trépassés dans les douze derniers mois.

Des corbeaux noirs, dans l'arrondissement de Vannes, s'assemblent autour d'une mare, le Patis de l'Etang, près de Rochefort-en-Terre : c'est la Toussaint qui les appelle. Chacun de ces oiseaux a des traits que l'on distingue aisément, les traits des pauvres défunts, morts en état de péché grave.

Il arrive, ce jour-là, dans les Vosges, de rencontrer, dans le creux des ruisseaux, des laveuses accroupies, qui battent, à grands coups, de longs draps blancs : on se garde, de peur de mourir dans l'année, de leur adresser la moindre parole. Car ces laveuses ont obtenu de reparaître sur terre pour laver, à la face du ciel, les linceuls où elles dorment leur dernier sommeil.

Les brumes grisâtres du Mont Saint-Michel rapprochent, chaque année, à la Toussaint, deux fiancés qui n'avaient pas voulu se survivre. Lui, à cheval, devant le cercueil de l'aimée, semblait anéanti de douleur. Une chape de glace l'enveloppait déjà et une voix étrange l'appelait : « Viens ! » A ce moment, une rafale s'éleva ; elle tourbillonnait ; les cierges se renversèrent. Le cheval s'enfuit en un galop éperdu. Il courut tout droit vers la grève et il s'enlisa dans le sable qui s'entr'ouvrait.

... Au Palais, Mgr saint Martin n'a plus sans doute sa large popularité de jadis, mais il s'en console. Ailleurs, son souvenir n'est pas près de mourir.

Par les nuits étoilées d'automne — on assure qu'il y en a encore — il est aisé de découvrir, dans le ciel de Normandie, le carrosse de saint Martin : c'est la grande Ourse. En Picardie et en Franche-Comté, en Languedoc, en Provence et en Béarn, quand le soleil, après la pluie, consent à montrer son nez et à sourire, chacun salue, dans l'arc-en-ciel, l'arc de saint Martin.

C'est que, de l'un à l'autre bout de la France, saint Martin, d'un pas jamais lassé, arpentait allègrement nos vieilles provinces. Quand tombait le soir, le saint éprouvait parfois quelque lassitude : il plantait alors, et d'un bras confiant, son bâton en terre. Le bâton reverdissait aussitôt : il se transformait en orme. Quand, le lendemain venu, pointait l'aube, une ombre maternelle gardait les paupières de saint Martin contre les premières lutineries du soleil.

D'habitude, c'était à un âne ou à une mule blanche que le saint confiait le soin de le véhiculer çà et là. Les paysans de la Creuse, de la Vienne et de l'Indre-et-Loire le savent bien ; ils reconnaissent, à plus d'un signe, les places où la monture a posé ses sabots. Tel rocher, près de Thil-sur-Arroux, a servi de mangeoire à la mule ; tel autre, dans la Somme, a gardé l'empreinte de ses naseaux, et un troisième, dans la Haute-Loire, la trace fidèle de sa croupe et de ses reins.

Les pierres que le saint a touchées se sont creusées comme de l'argile molle, pour conserver — dans la Normandie ou la Marche, la Bretagne, le Nivernais ou le Soissonnais — l'image exacte de ses doigts.

Et combien de sources qui jaillirent, au contact de son bourdon ? Dans le Bocage normand, par exemple, à l'endroit où le saint rencontra une fillette qui se hâtait vers son pauvre logis, une cruche sur l'épaule. La fontaine était si loin et la cruche si lourde !... Emu devant la vaillance résignée de l'enfant, le saint avait frappé le rocher voisin et une eau limpide en était sortie.

Un autre jour, en Touraine, le saint, alors au service d'un fermier, avait été chargé de labourer un champ ; mais le diable avait, dans la nuit précédente, fait de ce champ une île. Nulle barque pour franchir l'eau très profonde qui l'entourait. Martin étendit son manteau ; ses bœufs et lui-même s'y installèrent. Un pont indestructible témoigne encore de ce passage. — G. DUPONT-FERRIER.

A la découverte du Silphion

Vers l'an 631 av. J.-C. une vierge grecque s'en vint conduire de hardis compagnons sur les grèves de l'Afrique du Nord.

Le lieu plut à ces aventuriers, ils y installèrent une ville qu'ils baptisèrent du nom de Cyrène, celui de leur audacieuse conductrice. Et comme les dieux, amis des hommes braves, protégeaient l'entreprise, des nuées se mirent à répandre « une pluie poisseuse et épaisse » si féconde que bientôt surgissait un miraculeux fruit de la terre, qui devait à sa céleste origine de guérir tous les maux de l'humanité.

C'était le « silphion », la divine essence, la poudre miraculeuse par quoi, déclarait Hippocrate, sont vaincues la fièvre tierce, quarte, les chutes du rectum, la pleurésie. Et, selon Pline, l'action du remède anéantissait la goutte, la jaunisse, l'hydropisie, faisant résorber les cors, arrêtait la chute des cheveux. Ce que Dioscoride corrobore, en y ajoutant de plus énergiques vertus encore, telle que la guérison de la scrofule, des gangrènes, des maux de dents et des morsures d'animaux.

Enfin l'imagination latine allait jusqu'à demander

au silphion de rendre la vue aux aveugles et de rajeunir les vieillards.

Bref, de toutes ces crédulités primitives, un fait économique reste indiscuté. Le plateau de Barca, où s'implantèrent les Grecs, connut une très véritable prospérité.

Eh bien, que l'on consulte le moderne et l'antique, toutes les voix autorisées s'unissent pour proclamer que c'est le silphion qui faisait le fond des richesses cyrénaïques, parce que l'heureuse région en monopolisait la vente et qu'elle seule répandait sur l'humanité anxieuse, l'élixir consolateur. A un tel point d'importance ce commerce intéressait l'industrie nationale que les pièces de monnaies en portaient le signe.

Or, actuellement, les belliqueuses troupes italiennes parcourent la Tripolitaine avec l'espoir de rendre au pays son antique splendeur, d'en faire à nouveau une région heureuse et fertile. C'est pourquoi les journaux, les revues, les sociétés savantes ouvrent des discussions sur le silphion.

Qu'est-ce donc en fin de compte que cette plante étonnante ?

Ah ! ce qu'est le silphion, voilà 25 siècles, vous entendez bien, 25 siècles, 2.500 ans, qu'on court après. Il était devenu tellement rare au commencement de notre ère qu'un roi de Cyrénaïque en fit porter un fragment à l'empereur Néron comme don magnifique.

Pourtant, silphion s'interprète en latin par le mot laserpitium, ce qui désigne une petite ombellifère très répandue dans le bassin méditerranéen. Naturellement, il s'agit là d'un nom d'espèce et point du tout de la variété bienfaisante au secret repaire.

Et, pour la conquête de cette variété, voilà que, dès le début du XIXe siècle, l'opinion scientifique fut prise d'un beau zèle à déchiffrer l'énigme lybique.

En 1817, l'Italien Della Cella parcourt les Etats barbaresques et rapporte un herbier superbe où se tiennent quelques échantillons d'une plante qu'il baptise de thapsia silphium. Serait-ce le silphion ? Cependant Théophraste assure, en même temps qu'Hérodote, que le silphion engraisse les troupeaux et leur donne une chair savoureuse, tandis que l'herbe de Della Cella est si nuisible à la gent herbivore que les Arabes empêchent leurs chameaux de la brouter, par expérience de ses vénéneux effets.

Néanmoins, Viviani, qui voyage en Tripolitaine peu après, renouvelle en 1824 les mêmes impressions. Aussi, notre Société de géographie, émue de ces révélations discutables, institue un prix pour la description de la Cyrénaïque en spécifiant que l'auteur devra rechercher le vrai silphion, le seul, l'historique. M. Pacho, qui remporte le prix, accourt avec sa besace pleine encore une fois de thapsia, de l'inévitable thapsia silphium.

Fallait-il donc qu'ils soient chroniquement enrhumés ces peuples de la Méditerranée, pour enrichir un pays rien qu'en lui achetant des thapsias ? Par diversion, quelques esprits introduisent un peu d'originalité dans le débat et affirment très net que le silphion est un minuscule lichen, « l'*Usnea florida* » dont les propriétés thérapeutiques sont reconnues fort estimables.

Allait-elle rester un perpétuel mystère et lasser les meilleures bonnes volontés, cette question de silphion ?

Heureusement non ! Depuis 1908, nous avons une interprétation nouvelle, appuyée sur un travail de considérable érudition. M. Vercoutre nous dénonce, avec preuves impressionnantes à l'appui, que le silphion n'est pas plus une petite ombellifère qu'un minuscule lichen, mais qu'au contraire c'est un des plus grands arbres de la nature, le *lodoicea sechellarum*, un des palmiers les plus gigantesques de l'océan Indien. Ce magnifique végétal n'a habité en aucune époque la Cyrénaïque, et les rois en recevaient les fruits par caravanes venant de la lointaine Ethiopie. Et, suivant la thèse de M. Vercoutre, ces rois imaginatifs, par ignorance des formes végétatives de la plante qui faisait leur fortune, avaient fait graver sur les monnaies, les médailles et les vases, des fleurs quelconques, sans le moindre rapport avec le silphion.

Sommes-nous enfin au bout de nos recherches ? Touchons-nous la vérité définitive ? Pas encore, puisque le signor G.-E. Mattei, du Jardin botanique de Palerme, vient de mettre au monde une dernière trouvaille : le *valeriana phu*.

Tirons tout de même l'échelle et souhaitons de bonnes chances coloniales à nos voisins des Alpes, en répétant avec le savant docteur Oberto Manetti cette phrase inoffensive :

« Que revienne en Cyrénaïque cette richesse, qui a rempli une grande époque, lorsque le silphion symbolisait par toute la Méditerranée la splendide et lumineuse civilisation qui, à la distance de deux mille ans, fascine encore les savants et les poètes. »

JEAN LEJEAUX.

ÇA ET LA

Autostigmatime

On écrit d'Amiens :

C'est un cas relativement assez rare celui de la jeune Raymonde Bellard, fille d'un coiffeur de Bussus. Cette fillette, blonde, pâle et chétive, a douze ans. Il y a quelques

jours elle cherchait, à l'école du village qu'elle fréquente assidûment, la solution d'un problème. Elle cherchait en vain, lorsque soudain elle ressentit au bras gauche une forte démangeaison. Relevant sa manche, elle montra à ses compagnes émerveillées la solution exacte du problème reproduite en chiffres sur son bras. Les chiffres, bien formés et assez grands, apparaissaient en relief. La peau de ce relief était plus blanche sur un fond plus rose, comme la boursouflure provenant d'une piqûre d'ortie. L'institutrice, étonnée, constata le fait. La jeune Raymonde fut invitée à effectuer une division, opération qu'elle ignore. Le chiffre 4 apparut de la même manière sur le bras. C'était le quotient cherché.

Ces faits se passaient il y a quelques jours ; ils se sont reproduits depuis. Le curé doyen d'un pays voisin vint voir l'enfant. Le mot « doyen » apparut en écriture anglaise sur le front. Un cultivateur, M. Jourdain, causant avec la jeune Raymonde, vit son nom s'imprimer de la même manière sur le mollet de la fillette. Un voyageur de passage put constater l'apparition de ses seules initiales, L et M, sur les deux tempes de l'enfant. L'expérience a été renouvelée à maintes reprises, toujours avec le même résultat. Déjà plusieurs médecins se sont rendus à Bussus pour examiner ce cas des plus surprenants.

L'extraordinaire privilège que sa pensée s'inscrive sur sa peau, eût bien gêné cette enfant de douze ans quand elle n'aurait plus eu douze ans... Mais, au dernier moment, on annonce que la fillette était une simulatrice. Dermatographe, elle écrivait sur sa peau avec une épingle.

L'horoscope de M. Poincaré

Il vient de paraître dans un almanach pour 1914. La carte céleste a été tracée pour M. Miéville, président de la Société Astrologique de France.

Nous y voyons que le signe ascendant est le Capricorne, ce qui dénote l'énergie, le goût de la domination, annonce la brillante réussite dans les affaires publiques. Mars, planète angulaire, vient seconder le plus heureusement ces belles dispositions.

Une fâcheuse conjonction de planètes laisse à redouter un accident au cours d'un voyage. Mais, par ailleurs, tant d'influences bénéfiques sont notées que l'on assure cet incident comme sans gravité.

L'enfant qui voit à l'envers

Curieux cas de déviation visuelle chez un enfant.

Il s'agit du petit Eddie Burn, fils de George Burn, un laboureur du comté de Durham, Angleterre.

Cet enfant n'est parvenu à apprendre ses lettres qu'en les lisant et les reproduisant à l'envers. Il ne peut écrire que de droite à gauche et en caractères renversés.

L'explication de ce phénomène, si l'on peut en donner une, est qu'il lui manque la capacité de renverser les images vues : certaines parties de son cerveau, influencées par les rayons visuels seraient comparables à la plaque sensible qui se trouve au fond de la chambre noire d'un appareil photographique dont ses yeux seraient l'objectif; le travail instantané qui se fait normalement chez tout être humain bien conformé, et qui consiste à redresser l'image, n'aurait pas lieu chez cet enfant qui reproduit les choses qu'il voit d'après l'impression qu'il en a reçue.

Il est, de la sorte, bien compréhensible que, tant qu'Eddie Burn n'a pas pu manier un crayon, il était impossible de se rendre compte du phénomène, car lui-même ne s'en rend pas compte non plus et sa manière de faire lui semble naturelle.

Là — et c'est bien assez, n'est-ce pas? — se borne le cas tératologique du petit Eddie et il ne sera pas besoin, un peu plus tard, de reconstruire le fameux manoir à l'envers pour y loger ce jeune prodige.

Le secret pour découvrir les trésors

Un lecteur des *Débats* leur adresse, transcrit du *Petit Albert*, la recette suivante pour découvrir les trésors :

« Je finirai par cette matière avec le secret que donne Cardan pour connaître si le thrésor est dans le lieu où l'on creuse. Il dit qu'il faut avoir une grosse chandelle composée de suif humain et qu'elle soit enclavée dans un morceau de bois de coudrier fait en forme de fer à cheval ; et si la chandelle étant allumée dans le souterrain y fait beaucoup de bruit en pétillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a un thrésor en ce lieu. En plus on aprochera du thrésor, plus la chandelle pétillera, et enfin elle s'éteindra quand on sera tout à fait proche. Il faut avoir d'autres chandelles dans des lenternes, afin de ne pas demeurer sans lumière. »

NOTRE COURRIER

LA VIERGE A DEUX VISAGES

En 1911, j'ai publié dans la *Croix* un travail sur Guy de Chauliac à la fin duquel il y a la relation d'un miracle qu'une légende du XIVe siècle attribue à ce célèbre médecin. Dernièrement, dans le Midi, on me montrait à Villeneuve-lez-Avignon une vierge du XIIIe siècle très curieusement sculptée en ivoire et avec deux faces, l'une souriante, celle de derrière en pleurs. Cette vierge semble être celle devant laquelle Guy de Chauliac aurait envoyé la dame de Mercœur remercier pour sa subite guérison. Quelques-uns de vos savants lecteurs pourraient-ils me documenter sur la vérité de cette indication qui présente pour moi un réel intérêt ? — CH.-CH.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.